Document generated on 10/11/2024 11:47 p.m.

Meta
Journal des traducteurs
Translators' Journal

META

Présentation

André Clas

Volume 38, Number 4, décembre 1993

Le *Je* du traducteur
The *I* of the Translator

URI: https://id.erudit.org/iderudit/002254ar
DOI: https://doi.org/10.7202/002254ar

See table of contents

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0026-0452 (print)

Explore this journal

Cite this document

Clas, A. (1993). Présentation. *Meta*, *38*(4), 595–596.
https://doi.org/10.7202/002254ar

Tous droits réservés © Les Presses de l'Université de Montréal, 1993

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

PRÉSENTATION

Ce numéro thématique ne ressemble pas aux autres. On s'en rendra compte facilement. La direction de la revue souhaitait depuis longtemps donner la parole, dans une liberté absolue, aux traducteurs pour présenter un numéro spécial sur «comment devient-on traducteur». Elle voulait publier un nouveau type de numéro spécial qui intéresserait tous les lecteurs et pourrait servir de guide, d'une certaine façon — nous ne voulons pas dire de modèle, car chaque vie est unique —, à de jeunes traducteurs. Elle souhaitait ardemment donner la parole à tous les traducteurs, à ceux qui, pendant de longues années, ont traduit avec amour, avec passion, les textes, les œuvres, les livres de mêmes auteurs ou d'auteurs différents. Elle espérait recevoir leurs *réminiscences* — leurs *confessions* — leurs *souvenirs*.

Ce numéro spécial n'a pu voir le jour — après de longues tribulations, au sens religieux du terme — que parce que notre idée a trouvé un écho chez certains et que nous avons pu convaincre quelques collègues, que nous tenons à remercier du fond du cœur pour leur collaboration exemplaire, d'accepter de soutirer, le mot n'est pas trop fort dans de nombreux cas, à d'autres collègues des textes sur leur passé, leur formation, leur cheminement, leur expérience, leur espoir, leur progressivité de la vie et, pourquoi pas leur prospective traductionnelle.

Tous les textes présentés dans ce numéro ont en commun une même expérience de traducteur décrivant une formation, une préparation dans un domaine ou un autre, un cheminement vers un but, vers ce qui l'a conduit à la traduction, un partage des joies, des souffrances, des espoirs, des réussites et, il ne faut pas l'oublier, une très grande humilité, un désir de mieux faire. Non, nous n'avons pas mélangé les genres et avons volontairement fait part de toutes les expériences, celles des plus illustres comme celles des moins connus, persuadés qu'il existe entre les traducteurs un lien, une fraternité, qui est celle de l'expérience de la traduction et de la noblesse des langues, reflet de toutes les vicissitudes de l'humanité.

Nous avons longtemps hésité sur le titre à donner à ce numéro spécial. Nous avions pensé tout d'abord à «Confessions de traducteurs», mais cette désignation était trop évocatrice, à la fois à cause des œuvres très connues auxquelles elle renvoyait et de sa connotation religieuse. Nous ne voulions pas simplement avouer des choses plus ou moins pardonnables, nous cherchions le réel, l'anecdote, quand c'était possible, le changement d'idées, au besoin, mais non à trahir un secret. Le traducteur ne peut et ne doit faire des révélations, le secret professionnel relève entièrement de son code déontologique minimal. Quelqu'un suggéra : «Itinéraires de traducteurs.» Cette appellation convenait parfaitement. Elle reflétait ce que nous cherchions. Par quels itinéraires êtes-vous devenu traducteur ? Quels itinéraires suivez-vous, en ce moment, et quels itinéraires conseilleriez-vous de suivre à vos collègues plus jeunes ? Mais il fallait quelque chose de plus évocateur. Comme l'écrit Thomas Mann dans *Der Zauberberg* (nous traduisons de mémoire) : «Un homme ne vit pas seulement sa vie personnelle en tant qu'individu, mais aussi, consciemment ou inconsciemment, la vie de son époque et de ses contemporains.» Voilà exactement ce que nous voulions mettre en relief et la phrase pouvait servir d'exergue. Nous avancions. Mais toujours à la recherche d'un bon titre, nous sommes tombés sur une citation de Montaigne qui écrivait : «Je suis moy-mesme la matière de mon livre.» *Je suis moi-même la*

matière de ma revue ! Une légère adaptation orthographique et la substitution d'un mot, nous avions ce que nous cherchions. C'était le titre rêvé pour notre numéro spécial, à condition de comprendre que le «il» renvoyait au traducteur. La personne devenait le sujet de la revue. Mais, il s'agissait d'une personne plurielle, multiple, différente à de très nombreux points de vue : géographique, politique, sociologique, éducationnel, sentimental, que sais-je encore ? Ce n'était donc pas encore le titre idéal. Considérant tous les aspects du choix à faire, nous avons retenu finalement une autre suggestion qui avait le mérite d'être simple, de correspondre au contenu du numéro et de permettre une double interprétation et une parfaite adaptation. Le numéro spécial porte donc pour titre : «Le *je* du traducteur / The *I* of the translator».

Ce numéro est redevable à tous les auteurs, mais je voudrais particulièrement souligner la contribution de Florence Herbulot qui, sans relâche, a «harcelé» ses collègues et ses amis pour leur faire écrire leur «je» ; la participation de Brigitte Lépinette, qui a tout mis en œuvre pour faire s'exprimer le «je» et a joué un rôle de premier plan à la fois comme personne-relais et comme traductrice ; l'apport indubitable de Francine Kaufmann, qui a magistralement élargi le débat à la portée politique et sociale du rôle du traducteur ; et la présence imposante de Victor Rozencveig qui a tenu à apporter la remarquable contribution des géants russes.

On trouvera dans ce numéro des «je» de tous les jours et des «je» qui transcendent la vie ordinaire. Mélange des genres ? Nous nous en défendons. Plutôt reflet de la vie réelle, des uns et des autres, des uns un jour, des autres de nombreux jours. Reflets de vies ordinaires multiples, d'évolutions diverses, d'existences intenses, de feux ardents qui se fusionnent dans un creuset pour susciter les réflexions, les méditations, les orientations qui nous aident à prendre conscience de la variété des questions, de la multiplicité des solutions, de l'interrogation globale. Aucune théorie ? Même si elle transparaît partout, elle relève peut-être d'une redéfinition du mot. «*A theory is a good theory if it satisfies two requirements. It must accurately describe a large class of observations on the basis of a model that contains only a few arbitrary elements, and it must make definite predictions about the results of future observations*», écrivait Stephen W. Hawking dans son livre *A Brief History of Time*[1]. C'est là une définition parfaite qui rend tout à fait compte de la réalité telle qu'elle doit être vue. Une théorie n'est qu'une idée générale qui formule un certain nombre de prévisions. En fait, on ne fait rien sans théorie, puisqu'on vise un résultat hypothétique qui emprunte certains cheminements réfléchis. Il n'existe donc jamais de théorie unique et immuable. Une théorie ne repose pas sur une pierre dure, comme disait le philosophe, mais sur un marais dans lequel on enfonce les pieux de la connaissance jusqu'à une certaine profondeur. Si les pieux tiennent bon, on a les fondements d'une certaine scientificité. On est loin de la vérité immuable. Tout cela est inscrit en filigrane dans ce numéro spécial.

Bonne lecture des uns aux autres !

ANDRÉ CLAS

Note

1. New York, Bantam, 1988, p. 9